de province. Devant un surcroît de dépenses l'estime qu'ils reculeront, et que ne pouvant équilibrer un budget déjà très obéré, ils liquideront leur effectif.

« Devant ces deux raisons si sérieuses », M. Clément Duval « recule devant une augmentation qui n'est pas justifiée ».

Pas une profession, ajoute-t-il, ne donne journellement une somme de travail plus minime; pas une profession ne reçoit autant de gratifications et cette profession ne demande que des aptitudes physiques sans études préliminaires.

Les Affaires du Maroc

La débacle des méhallas de Mouley-Hafid.

Madrid, 4 juillet. — La « Correspondancia de Espana » reçoit de Tanger des nouvelles de Fez qui confirment que le combat livré le 28 juin par Bagdadi contre le Roghi lui fut fatal et qu'il dut retourner précipitamment à Fez, laissant sur le terrain du combat cinquante morts et beaucoup de blessés et entre les mains de l'ennemi de nombreux prisonniers.

La déroute de Bagdadi est due à la trahison des groupes des Chergui qui passèrent à l'ennemi au plus chaud de la lutte.

La mehalla chargée de la défense de la kasbah d'Adjebe contre les Ben-M'Tir a reçu l'ordre de rentrer à Fez immédiatement, mais son chef a fait répondre à Mouley-Hafid qu'il lui était impossible d'obéir tant qu'on n'enverrait pas une autre mehalla pour protéger sa retraite. Pendant ce temps-là, Moulay-Hafid, au dire de ses familiers, reste toujours retiré dans ses appartements, profondément occupé à composer l'éloge funèbre de son ministre Fasi, mort soudainement, il y a peu de jours.

L'incident de Mélilla est terminé.

Madrid, 4 juillet. — Le « Heraldo » publie une dépêche de Melilla d'après laquelle, dans l'après-midi d'hier, les caïds et de nombreux notables de la tribu de Quebdana se présentèrent au camp de la Restinga pour conférer avec le commandant de la colonne, le général Réal ; ils protestèrent contre l'attentat dont un agent de la police indigène avait été l'objet, jeudi dernier, en se rendant au souk de Quebdana ; ils déclarèrent que les agresseurs s'étaient enfuis et qu'il était impossible de les châtier. Le général Réal leur répondit qu'un châtiment s'imposait au moins dans les biens et les propriétés des coupables.

Les caïds et les notables donnèrent leur assentiment et offrirent d'accompagner la colonne.

Leur proposition fut acceptée. Ils passèrent la nuit au camp et ce matin ils partirent avec la colonne pour les douars des Tendara et les Cherafit, où habitaient les agresseurs.

Les mineurs anglais

LA SOLUTION DE LA CRISE MINIERE N'EST QUE PROVISOIRE. — LA MEDIATION DE M. WINSTON CHURCHILL. — LES DESSOUS DE LA CRISE.

Londres, 4 juillet. — L'accord qui est intervenu entre les ouvriers et les patrons, dans les mines du pays de Galles n'est pas, comme nous l'avons dit définitif. C'est un simple compromis, en attendant l'arbitrage de M. Winston Churchill et l'agitation dans tout le pays minier est loin d'être tombée.

Ce n'est pas que les questions en litige soient insolubles ; il existe un terrain de conciliation, mais ni les patrons ni les mineurs ne veulent faire le premier pas vers la concession. Les deux partis ont chacun une façon d'interpréter la nouvelle loi de la journée de huit heures et il y a une question de principe sur laquelle aucun ne semble prêt à transiger.

Jusqu'ici tous les différends étaient jugés par le comité de la mine et ce comité était composé de patrons et d'ouvriers et si les points en discussion étaient acceptés par ce comité, les mineurs se soumettaient. Mais les patrons prétendent que la loi de la journée de 8 heures change complètement les règlements de l'administration des mines. Ils veulent être les seuls à juger de l'opportunité des changements à apporter à ces règlements et pour cela, ils brisent leurs engagements, proclament le lock-out avec un mois de préavis, et annoncent qu'ils ne reprendront que des mineurs qui se soumettront aux nouveaux règlements édictés par les seuls patrons.

Il y a là un précédent que les mineurs ne peuvent pas laisser créer et comme il ne tarderait pas à être utilisé par toutes les compagnies minières de Grande-Bretagne, la Fédération générale des mineurs a tout intérêt à intervenir.

M. Winston Churchill, président du Board of Trade, a offert sa médiation, on ne saurait la refuser et la discussion traînera en longueur encore quelques semaines. Puis il y a toujours l'inquiétant ; malgré son habileté bien connue, M. Churchill n'a pas surtout dans le pays de Galles, l'autorité d'un Lloyd George qui, coûte que coûte, eût fait triompher la cause de l'ouvrier, comme il l'a déjà fait dans la question des chemins de fer.

Voilà la situation telle qu'elle était hier avant le compromis bâtard intervenu mercredi ; en somme, elle n'a pas changé.

L'ordre du jour voté par la Fédération générale des mineurs est loin d'être net et n'apporte aucune solution définitive.

Il constate que patrons et mineurs ne désirent pas s'opposer à l'introduction de nouvelles méthodes destinées à améliorer l'exploitation des mines.

Il laisse entière la question du comité mixte et, en cas de désaccord, propose de le soumettre à un tribunal arbitral désintéressé accepté par les deux parties ou par le secrétaire d'Etat à l'Intérieur. L'ordre du jour se termine par un regret que les patrons écossais insistent sur la diminution du salaire des mineurs de 60 centimes par jour et la Fédération autorise les associations minières d'Ecosse à invoquer l'article 20 des statuts en cas de conflits. Voilà bien la menace de grève générale nettement formulée. L'article 20 dit que la Fédération générale des mineurs de la Grande-Bretagne doit venir en aide, par tous les moyens possibles, à une association de mineurs du Royaume-Uni dans un différend survenu, pour une raison de salaires.

Depuis la mise en vigueur de la loi sur la journée de huit heures, des conflits locaux se sont produits et 800 mineurs dans un endroit, 1,000 dans un autre ont cessé le travail.

Ce sont ces conflits, sans importance à une autre époque, qui pourraient bien échauffer les esprits et amener, de représailles en représailles, l'intervention de la Fédération et la grève nationale des mineurs.

Il y a bien un peu de politique dans l'attitude des patrons qui ne sont pas fâchés de faire naître des critiques contre le gouvernement libéral au sujet d'une loi qu'ils considèrent comme socialiste, au moment surtout où les conservateurs, auxquels se sont joints des libéraux en assez grand nombre, vont commencer leur grande campagne contre le budget de M. Lloyd George.

Enfin une menace de lock-out, quand elle n'intimide pas les hommes, fait monter les prix et les patrons n'ont jamais dédaigné une petite spéculation à coup sûr.

Les "Fêtes silencieuses" de l'Entente cordiale

Les « Sourds-Muets » anglais et français célèbrent à Paris l'entente cordiale.

Paris, 4 juillet. — L'an dernier, lors de l'exposition de Londres, les sourds-muets français qui traversèrent le détroit reçurent des sourds-muets anglais le meilleur accueil : des fêtes, des conférences furent organisées en leur honneur.

Nos compatriotes ont voulu rendre aux sourds-muets d'outre-Manche leur politesse ; ils ont constitué un comité pour préparer des fêtes qui dureront une partie de la semaine.

Hier soir, au nombre de deux cents, les sourds-muets anglais débarquaient à la gare Saint-Lazare : ils furent reçus par MM. Hirsch, président des sourds-muets de la Seine ; Pilet, de l'Association fraternelle des sourds-muets de Picardie et de Normandie ; Henry Gaillard, rédacteur en chef de la « Revue des Sourds-Muets », etc.

Effusions charmantes de cordialité, mais silencieuses ; puis, après une courte halte à l'hôtel où ils déjeuneront, nos hôtes se sont retrouvés, avec les organisateurs des fêtes, à une réception intime dans un restaurant de la rue Mogador.

On sabla le champagne, des toasts furent portés en anglais et en français : dans leur mimique expressive les Anglais dirent combien ils étaient touchés de l'accueil qui leur était fait, et les Français répondirent qu'ils étaient enchantés de voir à Paris leurs frères britanniques.

Silencieux Français et silencieux Anglais, à constater leur cordialité, se comprirent parfaitement, bien que leurs alphabets soient dissemblables ; les sourds-muets français ne se servent que d'une main, tandis que les Anglais ont recours aux deux mains pour traduire les lettres de l'alphabet.

Aujourd'hui, les sourds-muets ont observé le repos du dimanche. Demain, ils assisteront à une conférence dans la grande salle de la mairie du 4e arrondissement et visiteront l'Hôtel-de-Ville et Paris.

L'EGLISE EN REVOLTE

Bordeaux, 4 juillet. — l'archevêque de Rouen et l'évêque de Saint-Brieuc viennent d'envoyer au cardinal Andrieu leurs adhésions à sa déclaration devant le juge d'instruction.

Ces adhésions portent à 85 le nombre des évêques adhérents à cette déclaration, soit 84 évêques français et un évêque étranger, celui de Saint-Jean-d'Acre.

Le « Danton » est lancé

Brest, 4 juillet. — Le lancement du « Danton » a eu lieu avec plein succès.

Pour éviter l'échec qui marqua la manœuvre d'il y a trois semaines, les dispositions les plus minutieuses avaient été prises.

L'amiral Boué de Lapeyrère et le contre-amiral Adam, major général, avaient encore longuement visité, ce matin, les travaux.

A deux heures vingt, cet après-midi, un roulement de tambour a appelé tout le personnel ouvrier au poste de mise à la mer. Le sciage de la savate a eu lieu à deux heures et demie et le « Danton » a pris la mer, salué par d'unanimes acclamations.

LES FÊTES RÉGIONALES

A CALAIS

La fête de la Fédération musicale du Nord et du Pas-de-Calais

La ville de Calais s'était merveilleusement parée pour recevoir ses hôtes et la journée de samedi avait fait naître des espoirs qui furent hélas déçus en raison de la pluie.

Par les premiers trains de la matinée, débarquent de nombreux musiciens qui sous la pluie qui ne cesse de tomber se répandent dans la ville, donnant à Calais une animation inaccoutumée.

Les sociétés se rendent aussitôt aux emplacements qui leur sont désignés et, jusqu'à une heure de l'après-midi donnent des concerts en face : 1. de l'Hôtel de Ville du Vieux Calais (place d'Armes); 2. du théâtre; 3. sur la place Crèvecœur (Hôtel de Ville actuel), et 4. sur la place de la Nation.

LE CONGRES

Le Congrès de la Fédération des musiques du Nord et du Pas-de-Calais, s'est tenu à 9 heures du matin, au théâtre des Arts, sous la présidence de M. Richard, président entouré des membres du Comité.

Après un discours de M. Richard, des télégrammes sont envoyés au ministre de l'Instruction publique et à la Fédération de France qui tient actuelement ses assises à Melun.

M. Fanyau lit ensuite un rapport sur la situation de la Fédération pendant l'année écoulée; puis M. Carpentier donne lecture du rapport de la Commission de contrôle et M. Godefroy fait connaître la situation financière de la Fédération.

On procède ensuite à la nomination partielle des membres du comité et de la commission de contrôle.

M. Bruneau, inspecteur des conservatoires et délégué du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts fait alors son entrée dans la salle accompagné des personnalités qui sont allées le recevoir à la gare. La Musique Municipale de Calais joue la « Marseillaise » que tous les assistants écoutent debout.

M. Richard salue le délégué du ministre, à qui il souhaite la bienvenue ainsi qu'à M. Salembier, maire de Calais.

LES DECORATIONS

Après une réponse pleine d'amabilité, M. Bruneau procède ensuite à la remise des décorations.

Médailles d'honneur d'encouragement au bien, pour le dévouement à l'Œuvre du Sou orphéonique :

MM. Richard, président et Godefroy, trisorier de la Fédération.

La médaille d'honneur de la Fédération de France est attribuée à M. Lesur (63 ans de service).

Officiers d'instruction publique

Sont nommés officiers de l'Instruction publique :

MM. Raviard, vice-président de la Musique de Saint-Amand ; Drysburg, chef d'orphéon à Tourcoing : Dusautoy, chef de la Musique d'Haubourdin.

Officiers d'Académie

MM. Carpentier, chef de l'Harmonie Municipale de Seclin ; Chalestin, ingénieur aux mines de Béthune ; le docteur Heleneuville, président de la Société Chorale de Beugin ; Gombenelle, chef de musique à Tourcoing ; Hal, comptable à Calais ; Hegnet, musicien à Pontvy ; Emile Pollet, président de la Société « La Cecilia Roubaisienne » ; Raboul, président de la « Jeune France » d'Ardres ; Alfred Rousset, professeur de musique à Lens ; Steclin, directeur du Laboratoire Municipal d'Amiens ; Vanvelcenaker, président de la Fanfare d'Ostricourt.

REMISE DE DRAPEAU

M. Salembier, maire de Calais, procède ensuite à la remise d'un drapeau offert par la municipalité à la Musique Municipale de Calais.

Un banquet officiel réunit ensuite à l'hôtel du Sauvage, les membres ayant pris part au congrès, les membres de l'administration municipale et de nombreux invités.

De nombreux discours y furent prononcés par MM. Rihmann, sous-préfet de Boulogne ; Salembier, maire de Calais, Bruneau, délégué du ministre.

LE DEFILE

Dès deux heures, les 114 sociétés comprenant près de 5.500 musiciens, se rassemblent sur le boulevard International pour prendre part à la grande marche Artésienne.

Malgré le mauvais temps, le défilé qui a suivi l'itinéraire suivant, a parfaitement réussi : Rue du Havre, place d'Armes, rue Royale, boulevard Richelieu et boulevard Jacquard. Sur la tribune officielle, place du Théâtre, salut du fanion fédéral à M. le député Couesnon, président d'honneur de la Fédération musicale de France et remise du fanion à l'Harmonie municipale de Calais, en présence des autorités. Continuation du défilé par les boulevards Lafayette et Gambetta.

Une nombreuse affluence a applaudi les musiciens qui, pendant plusieurs heures firent couler par ces rues, des flots d'harmonie.

A ROUBAIX

La XXIVe fête régionale des Sociétés de gymnastique

Autant la première journée de fête, la soirée pour mieux dire, avait été favorisée par le temps, autant la deuxième eut à en souffrir.

Dans la nuit de samedi à dimanche un orage éclata sur notre ville, suivi aussitôt d'un véritable déluge qui ne devait cesser qu'après avoir mis en fuite tous les visiteurs et tous les gymnastes.

Devant l'inondation du terrain de manœuvre et de la ville entière le comité directeur dut reculer et les salles prises un peu partout furent désignées aux différentes sociétés pour les concours du matin.

LE DEFILE

Dès ce moment on voyait que la fête était complètement manquée. Si nous en croyons même les bruits qui circulaient vers onze heures, un conciliabule se tint à la mairie où on discuta sur la continuation ou la non continuation des exercices. Il aurait été décidé que l'on procéderait au défilé mais que l'on écourterait les mouvements d'ensemble qui devaient avoir lieu sur le terrain de Barbieux.

Une lueur d'espoir fut donnée vers deux heures aux organisateurs de la fête. Le soleil semblait vouloir percer. Il renonça vite, du reste, à une tentative inutile et si les vingt sociétés qui avaient eu le courage de venir jusqu'à Roubaix purent quitter la place sans subir l'averse, elles étaient transpercées en arrivant avenue Jussieu.

L'ARRIVEE DU GENERAL DAVIGNON

Vers quatre heures on entend battre aux champs, c'est le général Davignon qui arrive sous une pluie battante. Aussitôt les sociétés de gymnastique suivent.

Hélas, ce n'est plus un terrain pour faire de la gymnastique qui se trouve devant eux, c'est un véritable marais.

LE CONCOURS

Néanmoins on décide que les exercices auront lieu quand même.

Les moniteurs montés sur leurs estrades montrent le premier execice.

Le thème du premier exercice est : Pas tendu et fléchi, mouvement des bras sans et avec flexion.

Dans la boue, ce mouvement est exécuté. Tous les spectateurs souffrent de voir les gymnastes travailler dans un terrain pareil. On fait remarquer que la plupart ont dû apporter un peu de sciures de bois pour ne pas enfoncer.

Le deuxième execice : lancé des jambes, flexion et extension des jambes et des bras suit le premier.

La pluie devient de plus en plus serrée.

Enfin on se presse d'exécuter les troisième et quatrième exercices.

LA REMISE DU DRAPEAU FEDERAL

C'est d'abord M. Claude de la Cambrésienne qui remet le drapeau aux roubaisiens. Ceux-ci seront chargés de le porter à Lille l'an prochain.

M. Wattinne, ancien adjoint au maire, répond. Puis le général en chef du 1er corps d'armée M. Davignon, prend la parole.

M. Cyrille Wachmar parle ensuite.

Après avoir remercié le général Davignon, représentant officiel du Ministre de la Guerre et du Gouvernement de la République, d'être venu rehausser l'éclat de la fête, ainsi que M. Prélat, directeur départemental, représentant le ministre de l'Instruction publique, M. Wachmar s'exprime en ces termes :

« Notre œuvre française d'Education physique, de Préparation militaire, dont les bienfaits sont unanimement reconnus, s'impose par elle-même.

Les qualités qui font le bon gymnaste, l'énergie, la volonté, la persévérance, la droiture, font le bon soldat, font mieux encore, préparent et font le bon citoyen. Celui qui aime réellement sa Patrie, aime au même degré, sa Famille, son Foyer.

Si, malgré nos efforts, notre active propagande, nous n'avons pas encore conquis tout le pays, c'est tout simplement parce que toute œuvre humaine, quelles que soient sa beauté, sa bonté, ne peut échapper à la libre concurrence.

Qu'il nous soit permis cependant, dans un sentiment de légitime fierté, de revendiquer notre droit d'aînesse, heureux d'avoir été des précurseurs, d'avoir compris, dès le lendemain de nos désastres, avec l'ardeur de nos vingt ans qu'un peuple vaincu, ne se retrempe, ne redevient lui-même, que par le travail l'activité de tous les jours, par une meilleure santé de toute la nation, par l'équilibre physique, complétant l'équilibre intellectuel, moral, de ses dépenses, de ses recettes individuelles et collectives.

Qu'il nous soit permis d'affirmer que notre plus beau titre de gloire, c'est de constater avec joie, que notre œuvre d'éducation physique, si féconde, si prospère, est la mère nourricière de toutes les œuvres similaires qui sont nées après nous et qui, aujourd'hui, sous des titres divers, concourent pour l'amélioration de la race, à l'augmentation du capital humain de la France républicaine, nous entraînant à mieux faire encore par une saine, vigoureuse émulation.

LES DECORATIONS

M. Prélat, directeur départemental de l'enseignement primaire clot la série des discours et remet les décorations suivantes.

Officiers d'instruction publique

MM. T. Griffiths, vice-président de l'Association régionale des Gymnastes du Nord et du Pas-de-Calais et Vandaele, membre de la première commission : secrétariat général, presse, beaux-arts.

Officiers d'Académie

MM. Théo Callens, membre de la troisième commission : souscriptions, prix ; Couthier, Delepoulle, maire de Cysoing ; Dewavrin, juge suppléant à Cysoing.

Dupuis, de la Revanche de Lille ; Felhoen, médecin : Mme Gosselin, institutrice en retraite à Hem ; Lagache, président de la Société de tir de Mouvaux ; Lecomte, conducteur de travaux de la ville de Roubaix, de la Patriote de Wattrelos ; Raymond, trésorier de la Société de gymnastique d'Arras ; Looten, chef de l'Armentiéroise ; Massart, conseiller municipal de Tourcoing ; Anselin, inspecteur de la Compagnie du Nord à Lille ; Vancregneste, délégué de l'Association de gymnastique du Nord et du Pas-de-Calais ; Vergin, chef de la Gauloise de Wattrelos.

LA SOIREE

Malgré la pluie, un nombreux public a assisté aux différents exercices des gymnastes qui ont rivalisé de souplesse et d'agilité. Les spectateurs ont suivi avec intérêt les différents numéros inscrits au programme, témoignant chez tous les gymnastes d'un magnifique entraînement. C'était vraiment un beau spectacle que de contempler ces jeunes gens, pleins de force et de santé, admirablement développés par l'excellente culture physique dont ils faisaient preuve.

Mais ce qu'on a surtout applaudi ce sont les productions costumées exécutées à huit heures et demie du soir sur la Grand'Place: les ballets de l'Industrie linière, des Faucheurs, des Pierrots et Pierrettes, des Clowns et Clownesses, les poses plastiques et les tableaux militaires.

Le concert donné à huit heures et demie au square Pierre Catteau par la Grande Harmonie et la Grande Fanfare de Roubaix a superbement terminé cette première journée de fête.

La Manche en aéroplane

LE MONTAGE DE L'« ANTOINETTE » COMMENCERA AUJOURD'HUI LUNDI.

Calais, 4 juillet. — Les travaux de construction du hangar qui doit abriter le monoplan « Antoinette » de Latham sont activement poussés. Malgré le mauvais temps, les charpentiers ont travaillé d'arrache-pied et ils comptent que lundi à midi l'abri sera prêt à recevoir l'aéroplane.

Les trois mécaniciens de Latham qui ont monté son appareil à Mourmelon sont arrivés samedi dans la soirée. Ils se sont rendus dimanche à l'usine de M. Breton, à Sangatte, où ils ont commencé la vérification des diverses pièces avant le montage.

Cette dernière opération ne doit se faire que demain lundi dans l'après-midi et elle aura lieu dans le hangar. Toutes les pièces de l'« Antoinette » ne sont pas encore là ; il manque en particulier des hélices qui doivent arriver lundi matin.

Latham dont on avait annoncé, par erreur, l'arrivée à Calais samedi, ne viendra probablement que lundi soir ou mardi pour assister au réglage définitif de son appareil.

COMMENT LATHAM ESPERE TRAVERSER LE DETROIT

Sur la façon dont Latham compte traverser la Manche, on a dit jusqu'ici beaucoup d'inexactitudes. L'aviateur ne tient pas à être convoyé par un torpilleur comme on l'avait annoncé. C'est, d'après lui, une précaution tout à fait superflue et qui ne pourrait nuire être d'aucune utilité. Le temps restreint qu'il compte mettre — une demi-heure au maximum — et l'incertitude dans laquelle il se trouve quant à la date et à l'heure de son départ le mettent dans l'impossibilité d'avoir recours à la protection d'un torpilleur.

Latham compte surtout profiter pour tenter son audacieux raid, de la concordance de plusieurs circonstances favorables : temps calme, docilité du moteur, etc.

Il est impossible à l'aviateur de prévoir quand elles seront réunies, et il se peut très bien qu'au cours d'un essai, Latham constatant que son moteur fonctionne bien, mette le cap sur Douvres et disparaisse à l'horizon avant que les témoins de son expérience soient revenus de leur surprise.

Les essais de Latham ne commenceront toutefois pas avant mercredi.

Attentat contre un train

Albi, 4 juillet. — Deux jeunes gens ont tenté de faire dérailler un train de ballast, sur la ligne d'intérêt local d'Albi à Saint-Juéry, en plaçant de grosses pierres sur la voie ferrée, sur plus de huit mètres de longueur.

Le mécanicien du convoi, ayant assez tôt aperçu l'obstacle, put arrêter à temps pour éviter un accident.

Les auteurs de l'attentat furent vivement pourchassés par les employés. L'un d'eux put s'échapper, mais l'autre se suicida, en se jetant d'une hauteur de 34 mètres, du haut du viaduc de Coules, dans un ravin.

La mort a été instantanée.

LE TOUR de FRANCE Cycliste

AUJOURD'HUI SE DISPUTERA LA PREMIERE ETAPE, PARIS-ROUBAIX, DU SEPTIEME TOUR DE FRANCE CYCLISTE.

La plus importante des épreuves cyclistes routières, le « Tour de France », qu'organise annuellement notre confrère parisien l'« Auto », commencera à se disputer aujourd'hui pour la septième fois.

C'est notre région qui aura tout d'abord la visite des hommes courageux que n'effraie pas une épreuve dont le parcours total atteint cinq mille kilomètres. La première comprend, en effet, le trajet Paris-Roubaix par Clermont, Montdidier, Amiens, Albert, Arras, Lens, La Bassée Lille et Croix, soit 271 kilomètres.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR LA PREMIERE ETAPE

Le contrôle de départ sera installé, au cœur même de Paris, place de la Concorde et sera ouvert à 3 heures du matin. A 4 heures les concurrents, précédés par la voiture officielle des organisateurs dans laquelle se trouvera M. Desgrange, rédacteur en chef de l'« Auto », se rendront en groupe au Café de la Jatte, au pont Tilneau, où leur sera donné, à 5 heures tapant, le signal du départ définitif.

Des contrôles seront organisés dans les principales villes du parcours et, à chacun d'eux, comme il est d'usage dans ce genre d'épreuve, les coureurs devront apposer leur signature sur une feuille de pointage.

Voici la liste de ces contrôles avec indication de leur emplacement :

CLERMONT (73 kil.), place Saint-André ;
MONTDIDIER (108 kil.), au café Français, place de l'Hôtel-de-Ville ;
AMIENS (144 kil.), à la Brasserie du Nord, 15, boulevard d'Alsace-Lorraine ;
ARRAS (204 kil.), chez Delansorne, place de la Cité ;
LENS (221 kil.), chez M. Prévost, rue de Béthune ;
LILLE (261 kil.), au Châlet du Moulin-Rouge, avenue de l'Hippodrome, à Lambersart.

Du contrôle lillois à Roubaix, les coureurs suivront l'itinéraire que voici : le Moulin-Rouge, rue de Dunkerque, boulevard de Dunkerque, avenue Mathias-Delobel, pont de la Citadelle, boulevard de la Liberté, rue Nationale, Grande-Place, rue Faidherbe, rue des Ponts-de-Comines, rue de Roubaix, place de Roubaix, rue du Faubourg de Roubaix rue du Ballon, chemin du Romarin, et avenue Jussieu.

C'est sur l'avenue Jussieu, à l'extrémité d'une belle ligne droite de 150 mètres, que sera jugée l'arrivée.

Les concurrents entreront ensuite sur le terrain de la Fête régionale de gymnastique où ils signeront la feuille de contrôle.

Le contrôle de nuit pour les retardataires fonctionnera au Café-Laiterie du Parc de Barbieux.

En se basant sur une vitesse moyenne de 27 kilomètres à l'heure, ce qui vu le mauvais état des routes en ce moment, est encore une belle allure, on obtient comme heure d'arrivée probable au but de la première étape, 3 heures de l'après-midi.

LES ENGAGES

Le « Tour de France » 1909 comporte deux catégories de concurrents : les coureurs groupés dont la liste comprend la plupart des ténors de la route, qui défendent les couleurs des maisons de cycles participant à l'épreuve, et les coureurs isolés qui ne jouissent pas, comme les précédents des avantages au point de vue des soins que peuvent assurer les grandes marques aux « poulains » qui portent leur chance.

Il y a 39 coureurs groupés, ce sont :

1. Wattelier Edouard, Paris. — 2. Cornet Henri, Choisy-le-Roi. — 3. Vanhouwaert Cyriel, Moorslède. — 4. Trousselier Louis, Paris. — 5. Faber François, Colombes. — 6. Garrigou Gustave, Pantin. — 7. Duboc, Rouen. — 8. Alavoine Jean, Versailles. — 9. Lapize Octave, Paris. — 10. Saillot, Paris. — 11. Cruchon, Paris. — 12. Forestier, Saint-Ouen. — 13. Fleury Georges, Les Lilas. — 14. Maitron Julien, Paris. — 15. Menager Constant, Amiens. — 16. Gabory Julien, Paris. — 17. Ganna, Milan. — 18. Chiodi, Milan. — 19. Danesi, Milan. — 20. Galetti Carlo, Milan. — 21. Rossignoli Giovanni, Pavie. — 22. Canepari Clemente, Pieve. — 23. Gajoni Mario, Milan. — 24. Marchesi Giovanni, Turin. — 25. Zavatti Attilio, Ferli. — 26. Brusschera Mario, Milan. — 27. Brambilla Giuseppe, Milan. — 28. Pasquali Augusto, Bologne. — 29. Pugliori Romano, Bologne. — 30. Pothier Lucien, Sens. — 31. Lannoy Léon Calais. — 32. Ringeval Augustin, Maisons-Alfort. — 33. Kranskens, Bruxelles. — 34. Derche René, Paris. — 35. Rouaux Ernest, Saint-Ouen. — 36. Defraye Odile, Iseghem. — 37. Leclerc, Genève. — 38. Corlaita, Bologne. — 39. Gamberini Ildebrando, Bologne.

Quant aux coureurs isolés, ils sont plus nombreux encore, leur liste, que voici, comprend 158 noms auxquels ont été affectés des numéros allant de 101 à 254 :

101. Le Bars (F.), Morlaix. — 102. Le Bars (A.), Morlaix. — 103. Laganier, Toulon. — 104. Rivière Alcide, Paris. — 105. Michel Joanny, Paris. — 106. Monge, Pierrelatte. — 107. Narcy Marceau, Châlette. — 108. Leroy Eugène, Evreux. — 109. Bronchard (G.), Fontainebleau. — 110. Audré Louis, Hyères. —

FEUILLETON DU 5 JUILLET. — N. 94

DÉTRESSE MATERNELLE

par Henri GERMAIN

Le valet de chambre, curieux par état, lut la carte ainsi libellée :

« Comte Jacques de Presles ».

Avec un salut obséquieux, il dit :

— Si monsieur veut entrer au salon, je vais prévenir M. le docteur.

M. Jacques s'assit commodément dans l'un des nombreux fauteuils qui garnissaient la vaste pièce, très luxueusement aménagée.

Bientôt, sous l'influence du silence et du calme, il s'absorba dans ses pensées d'avenir et, la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur les genoux, il demeura sans rien voir des bibelots rares qui l'entouraient.

Tout l'avenir, avec ses promesses de bonheur tardif, dépendait maintenant de l'existence d'André.

Un bruit de porte discrètement ouverte lui fit relever la tête brusquement.

Le docteur entrait.

C'était un homme grand, mince, de tempérament sec et nerveux, d'apparence très vigoureuse.

Le front sillonné de rides profondes, bien qu'il eût à peine dépassé la cinquantaine, indiquait l'effort habituel de la pensée, la tension continue des facultés intellectuelles, aussi bien que du regard.

Il portait haut la tête. Son visage au teint mat, un peu jaune, s'encadrait de cheveux coupés courts, relevés en brosse, et blanchis prématurément, que venaient rejoindre deux favoris épais, encore bruns.

Ses prunelles, d'un bleu profond, semblaient avoir une fixité inquiétante et fouilleuse, décelant ses aptitudes d'homme habitué à lire dans des organismes compliqués, dont les tares sont très souvent difficiles à découvrir.

A son entrée, M. Jacques se leva, attendit silencieux et correct.

— C'est bien à M. le comte de Presles que j'ai l'honneur de parler ? demanda le praticien d'une voix très douce, qui contrastait étrangement avec l'expression de fermeté, presque dure, empreinte sur toute sa physionomie.

— Oui, mon cher maître.

Et vous me voyez en solliciteur, très pressant, bien que je n'aie pas l'avantage de vous être connu.

— Qu'à cela ne tienne, je vous écoute.

En même temps, le docteur, d'un geste aimable, indiqua un siège et s'assit lui-même.

— Voyons votre requête ? fit-il.

— Tout d'abord, commença M. Jacques, je vous adresse mes excuses pour vous avoir dérangé à pareille heure, mais je n'avais pas, à la vérité, le loisir d'attendre.

— Pas du tout, vous avez fort bien fait : une demi-heure plus tard, vous ne m'auriez pas trouvé.

Généralement, je fais une ou deux visites le matin, les plus urgentes, et je me rends ensuite à l'hôpital Lariboisière, où m'appelle mon devoir de chef de clinique.

Parlez donc, monsieur, sans craintes et sans regrets.

— Merci de votre aménité bienveillante, répliqua M. Jacques, et pour ne point compromettre un seul des instants si précieux à tous, je vais aller sans périphrases à mon but.

— C'est ce qu'il y a de mieux en tous les cas.

— Je viens vous entretenir justement de l'hôpital Lariboisière.

Vous avez reçu dans cette maison, il y a huit ou dix jours à peu près, et dans votre service même, un jeune homme grièvement blessé dans un accident de chemin de fer, arrivé sur la ligne de l'Est, près d'Esbly.

— J'en ai reçu plusieurs de ces malheureux.

— Je vais préciser.

Celui dont je vous parle, et — je vous le dis tout de suite — qui m'intéresse autant que s'il était mon fils, est un garçon de vingt-quatre ans environ, grand, blond, bien bâti.

— Ah ! je crois en effet savoir : un ingénieur, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Beau sujet ! fit le docteur Le Pallu, avec une satisfaction professionnelle évidente.

— Et que vous avez heureusement arraché à la mort, presque inévitable, m'a-t-on dit ce matin.

— Je le crois.

— Qu'avait-il donc ?

— Voici : je l'avais opéré il y a quelques jours.

Il m'était arrivé avec un bras cassé, un poignet luxé et des côtes enfoncées dont j'avais pratiqué de suite, et fort heureusement, la résection.

Mais je t'en moque ; malgré toutes mes précautions, ne survient-il pas, au moment où je m'y attendais le moins, c'est-à-dire après la période de fièvre et de dépression chloroformique, des complications mortelles absolument imprévues ?...

Une fièvre de cheval, une véritable décomposition sanguine.

Entre nous, je crois à une sorte de commotion cérébrale causée par des influences étrangères, je veux dire une grosse émotion, une secousse morale.

Bref, je le croyais perdu sans rémission, car, hier, dans la journée, il se trouvait bien bas.

Ça m'ennuyait, il m'avait été sympathique à première vue, ce beau garçon.

— Alors, comment l'avez-vous sauvé ?

— Ma foi, j'ai risqué le tout pour le tout.

J'ai tenté une expérience d'application toute récente encore, et dont les résultats sont, en somme, improbables.

— Qu'est-ce donc ?

— Voici :

J'ai fait au malade deux ou trois injections sous-cutanées d'un certain sérum artificiel tout nouveau.

Ce liquide, très puissant, est destiné à régénérer les hématies ou, si vous le préférez, les globules rouges du sang.

J'ai pratiqué hier soir, et à minuit l'interne de garde me téléphonait que le blessé dormait, avec diminution notable de la fièvre.

J'en conclus qu'il est sauvé maintenant, du moins je l'espère fermement.

— Ah ! docteur, quel bien vous me faites en me disant cela ! s'écria M. Jacques, avec un éclair de reconnaissance attendrie dans le regard.

— Maintenant, reprit le docteur, qu'avez-vous à me demander pour lui ?

— Ceci, fit M. Jacques.

Son transport immédiat, si la chose est possible, dans une chambre spéciale de l'hôpital.

— Cela coûte cher, au bas mot six francs par jour, et si ce jeune homme n'est pas riche...

— Bagatelle ! répliqua le comte avec chaleur, j'ai de la fortune pour lui, car j'en ai trop pour moi seul.

— Fort bien, tous mes compliments pour cette philanthropie.

Que désirez-vous encore ?

— Une recommandation sérieuse de votre part au personnel de service, des soins exceptionnels, dussent-ils être payés supplémentairement.

— Diable... diable ! répéta le docteur comme indécis, en caressant d'un geste familier ses longs favoris.

— Voyons, mon cher maître, je vous en prie, faites tout ce que vous pourrez pour mon protégé, je vous en garderai personnellement une profonde reconnaissance.

— Eh bien, c'est dit, répliqua le docteur en se levant, vous m'avez conquis par votre franchise, j'ai lu dans vos yeux que vous vouliez faire une bonne action ; je vous y aiderai.

Et puis, votre protégé m'intéresse personnellement.

Donc, aujourd'hui même, si la chose est possible, et avec toutes les précautions désirables, on l'installera dans la chambre numéro 8, pavillon du fond.

Je sais qu'elle est libre.

D'ailleurs, si vous voulez la voir, et vous rendre en même temps un compte exact de l'état de votre blessé, trouvez-vous donc à l'hôpital à l'heure de ma visite, vers dix heures, vous me suivrez.

— J'y serai, mon cher maître.

Tous mes remerciements les plus sincères, avec l'expression de ma profonde reconnaissance !

Sur ces mots, M. Jacques prit congé, reconduit jusqu'à la porte du salon par le docteur souriant.

Puis il remonta dans sa voiture, qui l'attendait à la porte et donna l'adresse de l'hôpital.

Là, il fit passer sa carte au directeur, et dût attendre plus de quarante minutes avant d'être introduit. Le fonctionnaire descendait de son appartement particulier vers neuf heures et demie.

Enfin, il put pénétrer dans son cabinet et, après avoir raconté succinctement sa visite précédente au docteur Le Pallu, il en vint à ce qui l'amenait.

— J'ai peu de chose, en somme, à vous demander, monsieur le directeur.

— Je me ferai un plaisir de vous l'accorder, monsieur, si cela n'est pas contraire à nos règlements.

— Oh ! je ne crois pas.

Il s'agit seulement d'obtenir de votre aimable bienveillance deux entrées permanentes pour visiter mon malade.

L'une est destinée à deux braves campagnards, venus exprès à Paris pour le voir, et qui, très probablement, demeureront quelques jours ici ; l'autre est pour moi.

— Mais, répondit aimablement le directeur, je ne vais avoir aucun mérite à vous accorder cela.

— Pourquoi donc ?

— Tout simplement parce que les malades payants ont le droit, prévu par le règlement, de recevoir à toute heure, sauf la nuit cependant, les visiteurs qui viennent pour eux.

Or, puisque votre protégé va devenir un payant, nul besoin de permission, vous ne ferez qu'user de votre droit.

Donc, aujourd'hui même, si chose est

— C'est juste.

Cependant, monsieur, permettez-moi de recommander mon pauvre jeune homme à toute votre sollicitude administrative, si d'autres difficultés se présentaient.

(A suivre).

BAPTÊME DELESPAUL-HAVEZ
Universellement le meilleur
DRAGÉES - CHOCOLATS
LILLE Rue Nationale, 89 LILLE